

G U Y C O R N E A U

PÈRE MANQUANT FILS MANQUÉ

Que sont les hommes devenus ?

DVD

de la conférence

**Fils et filles
du silence**

**PÈRE MANQUANT
FILS MANQUÉ**

**Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Corneau, Guy

Père manquant, fils manqué : que sont les
hommes devenus

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 978-2-7619-4033-7

1. Carence paternelle. 2. Pères et fils. 3.
Familles sans père. 4. Pères absents. 5. Psychanalyse. I.
Titre.

BF723.P33C67 2014 155.9'24 C2014-940951-6

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

Pour le Canada et les États-Unis:

MESSAGERIES ADP inc.*

2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Tél.: 450 640-1237

Télécopieur: 450 674-6237

* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

Pour la France et les autres pays:

INTERFORUM editis

Immeuble Paryseine, 3, Allée de la Seine
94854 Ivry CEDEX

Tél.: 33 (0) 4 49 59 11 56/91

Télécopieur: 33 (0) 1 49 59 11 33

Service commandes France Métropolitaine

Tél.: 33 (0) 2 38 32 71 00

Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 71 28

Internet: www.interforum.fr

Service commandes Export – DOM-TOM

Télécopieur: 33 (0) 2 38 32 78 86

Internet: www.interforum.fr

Courriel: cdes-export@interforum.fr

Pour la Suisse:

INTERFORUM editis SUISSE

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Tél.: 41 (0) 26 460 80 60

Télécopieur: 41 (0) 26 460 80 68

Internet: www.interforumsuisse.ch

Courriel: office@interforumsuisse.ch

Distributeur: OLF S.A.

ZI. 3, Corminboeuf

Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse

Commandes: Tél.: 41 (0) 26 467 53 33

Télécopieur: 41 (0) 26 467 54 66

Internet: www.olf.ch

Courriel: information@olf.ch

Pour la Belgique et le Luxembourg:

INTERFORUM editis BENELUX S.A.

Fond Jean-Pâques, 6

B-1348 Louvain-La-Neuve

Téléphone: 32 (0) 10 42 03 20

Fax: 32 (0) 10 41 20 24

Internet: www.interforum.be

Courriel: info@interforum.be

08-14

© 2003, 2014 Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2003

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN: 978-2-7619-4033-7

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour
l'édition de livres – Gestion SODEC – www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des
entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



Conseil des Arts
du Canada

Canada Council
for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide apportée
à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du
Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos
activités d'édition.

G U Y C O R N E A U

PÈRE MANQUANT FILS MANQUÉ

Que sont les hommes devenus ?



Une société de Québecor Média

*À mon père, Alcide,
pour sa fidélité silencieuse.*

INTRODUCTION

Le Dr Hubert Wallot, médecin et professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi, s'étonnait, devant une commission parlementaire sur la santé mentale, qu'il n'existât pas de conseil de la condition masculine. Statistiques à l'appui, il s'attacha à démontrer la précarité de la santé générale des hommes :

« Lors de l'enfance et de l'adolescence, les hommes présentent plus souvent [que les femmes] un retard mental, des troubles de l'attention associés à l'“hyperactivité”, des troubles de la conduite, de l'“hyperanxiété”, des difficultés schizoïdes, des tics transitoires ou chroniques, du bégaiement, de l'énurésie et de l'encoprésie fonctionnelles [uriner et déféquer involontairement], du somnambulisme et de la terreur nocturne, de l'autisme, des troubles de développement persistants et spécifiques, comme la dyslexie.

« À l'âge adulte, les hommes occupent une place importante dans les catégories des troubles de la personnalité paranoïde, compulsive et antisociale (comme l'atteste leur nombre élevé dans les prisons). Les hommes dominent de loin en matière de transsexualisme, d'homosexualité et de perversions sexuelles¹. »

Le Dr Wallot note aussi que, dans une proportion de quatre pour un, les hommes souffrent d'alcoolisme et de toxicomanie; ils dominent également, dans une proportion de trois pour un, dans les suicides et dans les comportements à hauts risques. Finalement, ils sont aussi en

1. O'NEIL, Huguette, « Santé mentale: les hommes, ces grands oubliés... », dans *L'Actualité Médicale*, 11 mai 1988, p. 27. (Les crochets sont de l'auteur.)

surnombre pour ce qui est de la schizophrénie. Et le médecin de conclure que *l'absence fréquente du père et de modèles masculins auprès du jeune enfant « paraît expliquer certaines difficultés de comportement reliées à l'affirmation de l'identité sexuelle chez l'homme² »*.

Pour résumer, ou pourrait dire que, sous le couvert de leur indépendance, les hommes ont besoin d'aide et cherchent leur père. J'ai pu constater moi-même cette grande soif masculine, ce grand besoin des mâles de se retrouver et de faire le point. Au printemps 1987, à la suite d'une conférence intitulée « La peur de l'intimité et l'agressivité réprimée chez les hommes », j'entrepris de réunir un groupe d'hommes pour un atelier d'une journée. Le samedi matin, ils étaient vingt et un à m'attendre dans le corridor du local du Cercle C. G. Jung de Montréal: des pères de famille, des divorcés, des célibataires, des homosexuels, un punk, un cuisinier, un décorateur, un comptable, des artistes, des assistés sociaux, des thérapeutes, des fonctionnaires, des enseignants; des individus ayant entre vingt et cinquante ans. Ce fut le coup de foudre, une journée de confidences fulgurantes! Tous les participants déclarèrent ensuite qu'ils voulaient continuer le travail sur une base régulière.

À la première question que je jetai sur la table: « Vous sentez-vous homme? » pas un seul – même les plus âgés ayant vingt ans de vie conjugale et parfois des enfants – ne répondit positivement! Parce que, justement, le sens d'identité ne correspond pas nécessairement à l'expérience vécue mais beaucoup plus à cette impression intérieure d'avoir ou non une fondation.

C'est de ce manque de fondation chez les hommes actuels que je veux parler dans ce livre. Je veux parler de ces misères d'hommes qui se confessent dans les groupes et de ce que j'entends chaque jour dans la solitude de mon cabinet d'analyste. Je veux aussi parler de ce que nous avons commencé à ouvrir et à explorer ensemble, à savoir la fragilité de l'identité masculine.

2. *Ibid.* (Propos cités par Huguette O'Neil.)

Celle-ci se trouve peut-être reflétée dans le fait suivant: assez typiquement, beaucoup d'hommes, aujourd'hui, choisissent d'avoir un premier enfant entre trente-cinq et quarante ans, ce qui représente un retard, si l'on peut parler ainsi, par rapport aux générations précédentes. Ce laps de temps ne nous permet-il pas de mesurer le temps qu'il faut aux hommes actuels pour consolider leur identité et devenir père à leur tour? Même s'il existe beaucoup d'autres facteurs qui entrent en jeu pour les enfants du boom de l'après-guerre: des philosophies plus individualistes, un accès plus facile au confort, l'augmentation du stress, des bouleversements technologiques se succédant à une cadence effrénée, sans parler de la grande incertitude qui règne à propos du sort réservé à notre planète. Il demeure intéressant, cependant, de poser ces questions sous un angle exclusivement psychologique. C'est ce que je tenterai de faire dans ce livre.

Le matériel clinique en constitue sans doute la matière première. Il va de soi que tous les cas ont été déguisés, sauf pour ce qui est des détails essentiels, et que le matériel, quel qu'il soit, n'est jamais utilisé sans le consentement de celui à qui il appartient. En outre, il est bon de garder à l'esprit que mes exemples et mes interprétations ne touchent qu'une facette de la personne; un seul fragment de la personnalité d'un individu se trouve ainsi présenté chaque fois: celui qui est nécessaire à mon propos. Il serait donc malséant de noircir les cas en question en pratiquant une réduction outrancière ou une généralisation malvenue de ce matériel forcément incomplet. D'autant plus qu'à plusieurs reprises j'ai créé des personnages fictifs en regroupant des expériences vécues par des personnes différentes.

Et il y a aussi les images symboliques du rêve, les images de l'inconscient, qui sans cesse viennent alimenter le texte et l'enrichir. Ces images ont l'immense avantage de nous donner un appui moins abstrait pour discuter d'un thème; elles s'adressent directement à l'univers émotif. Comme le disait Jung, il n'y a rien de moins scientifique que l'analyse des rêves; cependant, leur pertinence frappe l'esprit et nous amène à réfléchir sur l'inconnu qui nous habite. Au fond,

n'est-ce pas en imaginant profondément une chose, en essayant de mettre une image sur une émotion, en laissant monter en soi un fantasme inavouable que nous pénétrons le plus adéquatement dans la nature des phénomènes psychiques, que nous arrivons à les objectiver pour dialoguer avec eux ? Les histoires mythologiques jouent le même rôle : elles mettent en perspective nos expériences contemporaines en faisant ressortir ce qu'elles ont d'éternellement humain.

Ce livre est la synthèse de ce que j'ai lu, vu, entendu et ressenti à propos des hommes et de ma propre vie d'homme depuis trois ans. Je ne crois pas que les idées élaborées ici soient complètes ou fassent le tour de la question. Ce n'est d'ailleurs pas le but de mon entreprise. Je ne tiens pas non plus à « avoir raison ». De fait, je me suis attaché aux seuls thèmes qui m'agrippaient de l'intérieur.

La question du père et de l'identité masculine surgit actuellement dans l'esprit du temps à partir des tréfonds de l'inconscient collectif. Il me semble que le mieux que nous puissions faire est d'accepter de la considérer, et de saisir les nouvelles données évolutives qui veulent venir au jour. C'est vers le futur que nous sommes poussés par les images qui nous habitent. Je ne sais pas ce qu'est l'homme, encore moins ce qu'il devrait être. J'essaie plutôt de le sentir et d'en faire l'expérience intime. J'essaie de laisser advenir l'homme en moi.

À mon sens, il n'y a pas de modèle d'homme idéal, tout comme il n'y a pas de famille idéale. Nous sommes tous issus d'un passé plus ou moins déficitaire qui nous projette en avant, nous forçant à des adaptations créatrices. Beaucoup de nos parents ont dû répondre à des nécessités matérielles ; leur conscience est largement définie par le besoin d'assurer la survie au niveau physique. Ils parlent à travers leurs gestes et taisent leur amour comme leur peine. Ils ont de la difficulté à dégager leur individualité de leurs fonctions de père ou de mère, et ils se sentent maladroits quand nous leur demandons d'exprimer leurs états intérieurs.

À travers la fenêtre de notre propre conscience, nous entrevoyons un monde tellement différent du leur qu'il semble parfois que toute

possibilité de dialogue soit compromise. C'est que les cadres de notre fenêtre sont psychologiques et nous font entrevoir l'univers comme un réseau de relations psychologiques. Mais il ne faut pas oublier que c'est l'accès à la sécurité matérielle et à l'instruction, accès que nous devons aux sacrifices de nos parents, qui nous permet de répondre aux besoins plus intérieurs qui sont aujourd'hui les nôtres.

Ce ne sont pas les pères et les mères que je juge dans ce livre, c'est le silence qui nous a tous enveloppés. Le rôle des fils est, maintenant, de briser ce silence. L'âme du monde, qui se tapit toujours là où il y a trouble et désordre, travaille maintenant les hommes. Nous sommes assis sur la chaise brûlante du changement.

CHAPITRE PREMIER

Le père manquant

Et les psychanalystes de faire assaut d'imagination ; on pourrait concevoir un père imaginaire, un père symbolique ou un père réel (à condition de prendre la précaution de dire que le réel n'existe pas), toute cette abondance de signifiants autour du père ne cache qu'une chose : c'est que le signifié père est vide¹.

CHRISTIANE OLIVIER

Le silence du père

À peine ai-je entamé ce chapitre que mon rêve de la nuit dernière me revient à l'esprit :

Je dois aider une Jane Fonda brune, séduisante et dynamique, à accompagner un vieil homme de stature imposante au deuxième

1. OLIVIER, Christiane, « Pères empêchés », dans *Autrement* (Pères et fils), n° 16, Paris, juin 1984, p. 205.

étage d'un immeuble voisin afin qu'il puisse aller à la toilette. Venu le temps de monter les escaliers, l'homme se place carrément derrière moi et s'agrippe à ma ceinture ; il demeure passif et la montée se révèle très pénible ; je dois littéralement le traîner. J'éprouve toute sa lourdeur, et ma ceinture, tendue au point d'éclater, me rentre cruellement dans le corps.

Au seuil de mon entreprise, ce rêve me donne à réfléchir. Comme il est douloureux, en effet, de faire ressurgir le passé, et de tirer ce vieil homme, qui le symbolise, jusqu'au lieu où il pourra se « soulager ». Comme il est accablant, ce passé : il me scie le corps. Comme il est lourd de faire « monter » à la conscience l'expérience vécue avec le père.

Heureusement que Jane Fonda est là pour m'accompagner dans ce véritable *Work Out* ! Dans le rêve, c'est d'ailleurs pour elle que je le fais, comme si mon anima², représentée par l'actrice, une virtuose de l'expression, exigeait le bris du silence héréditaire.

Tant de choses remontent à la surface : les bons comme les mauvais moments de la relation avec mon père. Je me rappelle nos jeux, nos complicités contre ma mère ; je me rappelle aussi les histoires de son enfance, pauvre mais heureuse, « dans les bois », ses années de travail comme bûcheron, sa venue à la ville : toutes ces histoires qui étaient devenues de véritables mythes et que je ne me lassais pas d'entendre. Et soudain, à la puberté, au moment où j'avais le plus besoin de lui, il m'a fait faux bond. Il s'est évanoui, il a disparu.

En fait, c'est moi qui ai disparu en devenant pensionnaire au Séminaire. Au début, je sortais quatre heures par semaine. Je me remémore mes espoirs sans cesse renouvelés, de dimanche en dimanche, de voir surgir une conversation entre nous. Je m'asseyais

2. L'anima représente pour Jung la partie féminine d'un homme, et l'animus la partie masculine de la femme. Il s'agit en fait de la contrepartie sexuelle que chacun/e porte en soi puisque le sexe n'est déterminé que par un seul chromosome. L'anima est la personnalité intérieure, inconsciente d'un homme, son pont vers le monde intérieur.

dans le fauteuil de ma mère, tout près de celui où mon père lisait son journal. Je voulais tant qu'il me dise quelque chose, qu'il me parle, à moi, qu'il me raconte n'importe quoi à propos de son travail ou des fusées qui volaient dans l'espace. Je m'efforçais de trouver des questions qui sauraient l'intéresser. Je faisais l'« homme », j'avais tellement besoin qu'il me reconnaisse. Peine perdue. Peut-être ne l'intéressais-je pas, ou encore sentait-il que son devoir était accompli ? Après tout, n'était-ce pas grâce à lui que j'allais recevoir l'instruction dont il avait si cruellement manqué ?

Plus tard, lorsque j'achevai mes études, – et que mon père souffrait toujours de ne pas en avoir fait – nous avons esquissé quelques conversations qui nous ont menés à de véritables culs-de-sac. La manière avec laquelle il défendait ses positions ne m'accordait aucune place ; c'était du moins l'impression que j'en avais. Il me laissait seul, sans reconnaissance encore une fois ; mes arguments ne valaient rien et ne pouvaient rien valoir : j'avais beau essayer, je n'étais pas un homme. S'il avait pu savoir combien je le cherchais, combien j'avais besoin de lui. Si j'avais pu le lui dire.

Je me rappelle – j'étais tout petit encore – que mon père, lorsqu'il recevait la visite de ses frères, passait l'après-midi entier au sous-sol, discutant avec eux du sens de la vie, de Dieu. Assis sur les marches de l'escalier et recevant les échos de leurs conversations, j'étais ravi ; j'avais tellement hâte d'être grand pour pouvoir parler à mon tour. Hélas, quand je le devins, mon père eut peur de discuter avec moi car mes valeurs différaient trop des siennes. Il ne faisait que me culpabiliser par son silence. Je me retrouvais une fois de plus dans cette chaise de la mère, en attente de la parole du père. Je m'y retrouvais, timide, bâillonné, à la recherche d'un mot, d'un membre, d'un phallus ; quêtant la confirmation de ma réalité d'homme. Mais le silence de mon père m'ordonnait de demeurer à jamais un petit garçon fasciné par une réserve que je prenais pour de la fermeté.

Ce sont là les bribes d'une petite histoire qui n'a vraiment rien de tragique ; après tout, j'avais un père plus présent que la majorité des adolescents de mon âge. Pourtant, cette histoire me fait encore mal. Même aujourd'hui, quand je veux parler sérieusement avec mon père, j'ai le souffle coupé ; je ressens cette lourdeur, cette barrière invisible et si difficile à franchir, comme si lui adresser la parole était tabou. Oui, la barrière est encore là, malgré notre bonne volonté à tous les deux, à la différence près que, maintenant, je m'en sens tout autant responsable que lui. J'aime mon père, mais je ne sais comment abattre ce mur. Par moments, il me semble même indécent de vouloir l'abattre. De quoi avons-nous donc tellement peur ?

La loi du silence

À travers ma pratique analytique et mes conférences, j'ai pu constater que cette souffrance était loin d'être uniquement mienne. Tous les hommes vivent plus ou moins dans un silence héréditaire qui se transmet d'une génération à l'autre et qui nie le désir de chaque adolescent d'être reconnu, voire confirmé par le père. Comme si nos pères avaient été pris dans une sorte de loi du silence décrétant que celui qui parle risque sa vie pour avoir trahi un secret.

Nos paternels ont fui dans les bois, les tavernes, le travail. Ils se sont également réfugiés dans leur auto, dans la lecture du journal, devant la télévision. Ils ont souvent préféré une évasion vers un monde abstrait et synthétique, au mépris du présent, du quotidien, du corps. L'homme d'hier et d'aujourd'hui cède au chant puissant des médias qui, tels des sirènes, attirent leur Ulysse. L'accoutumance aux médias, tout comme à une drogue dont on ne peut plus se passer, lui évite d'avoir à parler, d'avoir à s'incarner ou à entrer en relation. Pseudo-indépendance de l'homme, repli sur soi qui n'en a pas l'air.

Au fond, il est impossible de jeter la faute sur nos pères, eux-mêmes victimes de l'histoire. De toute évidence, nous sommes très

loin aujourd'hui de la niche écologique de notre espèce grâce à laquelle les fils de la tribu avaient régulièrement accès aux pères et pouvaient les observer dans leurs pratiques. En effet, les hommes contemporains ont peu d'occasions de vivre et d'actualiser leur potentiel masculin en présence de leur père. Depuis les débuts de l'ère industrielle, il y a de moins en moins de contacts prolongés entre les pères et les fils. Une distorsion semble s'être introduite entre les besoins innés des fils et les comportements des pères actuels; ces pauvres pères se retrouvent impuissants à conjurer le sort qui leur échoit. Le vide se fait davantage sentir du côté paternel à mesure que s'écroulent les habitudes ancestrales, facteur contribuant de plus en plus au désordre de l'identité masculine.

Le syndrome du vaincu

Le Québec peut servir de cas particulier dans l'étude de cette dérive d'un masculin qui est en train de se vider de sa substance. Ici, le déclin occidental de la virilité a été accentué par la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre en 1760. Cette mainmise a créé chez les pères québécois une disposition à des comportements de dominés et de vaincus. L'expression populaire «être né pour un petit pain» la reflète d'ailleurs assez bien. Nos complexes d'infériorité nous amènent à pratiquer le rapetissement systématique. Nos plus grands hommes politiques deviennent des «ti-gars». Jusqu'à René Lévesque qu'on surnommait «Ti-poil»!

Cependant, si l'on en croit Heinz Weinmann, auteur de l'ouvrage *Du Canada au Québec*, ce n'est pas tant la conquête qui fut douloureuse que l'échec de la révolte de 1837 contre le conquérant anglais³. Cela se comprend facilement du point de vue psychologique: la Conquête fut passive — le Québec changeant simplement de parents adoptifs — et fit même l'affaire de nombreux habitants qui espéraient plus de largesses du roi anglais. Quant à la révolte de 1837, elle

3. WEINMANN, Heinz, *Du Canada au Québec, généalogie d'une histoire*, coll. Essai, L'Hexagone, Montréal, 1987, p. 17.

prend une tout autre dimension : un acte d'autonomie y est brisé. La manifestation active et soutenue d'une première volonté d'indépendance se termine par un échec cuisant.

L'homme québécois, humilié et battu dans son désir de s'affranchir, porte une tare. Au niveau individuel, de telles blessures d'amour-propre font qu'un être adopte des comportements de retrait ; se sentant inférieur, il se cache. Sur le plan collectif, nous assistons au même phénomène.

À un certain niveau, ne pourrions-nous pas dire que, lorsque la Révolution industrielle vient briser la filiation naturelle, tous les pères occidentaux se retrouvent conquis, et tous les fils blessés dans leur amour-propre ?

« Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Pour autant que les mythes nous révèlent les structures de base de l'histoire, nous pourrions dire que le silence du père et la plainte du fils se trouvaient déjà annoncés par le mythe chrétien. Le mythe central qui a guidé les derniers millénaires de notre évolution est étonnamment marqué par l'absence du père. Tout au début, saint Joseph verra sa paternité niée et il participera très peu à la vie active de son fils Jésus. On ne le retrouvera pas au bas de la Croix avec Marie et les autres apôtres. Et c'est bien Marie, tenant son fils mort dans ses bras, que Michel-Ange immortalisera dans sa *Pietà*. Les dernières paroles du Christ sur la Croix, quant à elles, ne peuvent être plus explicites : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Le père absent

Plus concrètement, si nous regardons les chiffres concernant l'absence littérale du père du foyer, nous constatons que le problème du père absent est généralisé. Par exemple au Canada, selon les données du recensement de 1986, près d'un enfant sur sept vit dans une famille sans père. Une famille sur cinq est monoparentale (18,8 p. 100 des familles) et, de ces familles monoparentales, 79 p. 100

sont dirigées par des femmes seules; les familles monoparentales réunissent 16 p. 100 des enfants vivant à la maison, 13 p. 100 sont des familles sans père⁴.

Au Québec, cette proportion augmente: un enfant sur six vit sans père. Vingt pour cent des familles sont monoparentales, 79 p. 100 d'entre elles étant également dirigées par des femmes; ces familles réunissent 18 p. 100 du total des enfants, dont 14 p. 100 se retrouvent sans père⁵. Aux États-Unis, un enfant sur cinq vit dans une famille sans père. En fait, un enfant sur quatre vivrait en situation monoparentale, et 89 p. 100 des familles seraient menées par des femmes⁶.

En France, selon les données fournies par l'INSEE à partir du recensement de 1982, 1 307 860 enfants de zéro à vingt-quatre ans vivent dans des familles monoparentales dont le parent est une femme. La fédération syndicale des familles monoparentales estime qu'en 1988 presque 2 000 000 d'enfants vivent avec un seul parent dont 85 p. 100 sont des femmes; ce qui signifie qu'il y aurait actuellement 1 700 000 enfants vivant sans père en France. En Suisse il y avait, en 1980, 170 485 enfants vivant sans père. Mais ces chiffres étonnants parlent uniquement de l'absence littérale du père; ils ne nous disent pas si les pères qui sont présents à la maison sont adéquats ou non.

4. Selon les données intégrales du recensement de 1986, il y a 4 533 430 familles avec enfants au Canada; 853 640 sont monoparentales, 701 905 sont dirigées par des femmes et 151 740 par des hommes. Il y a 8 578 340 enfants vivant en situation familiale, dont 1 368 060 dans des familles monoparentales: 1 129 000 dans des familles monoparentales dirigées par des femmes, et 239 065 enfants vivant dans des familles monoparentales dirigées par des hommes. (Source: *Statistique Canada*.)

5. Selon ce même recensement, il y a 1 214 060 familles avec enfants au Québec; 255 810 d'entre elles sont monoparentales, 208 630 sont dirigées par des femmes, et 44 180 le sont par des hommes. Les familles monoparentales concernent 394 300 enfants sur un total de 2 222 085 enfants vivant à la maison; 325 895 enfants vivent seulement avec leur mère et 68 415 avec leur père. (Source: *Statistique Canada*.)

6. Cette statistique a été donnée par Radio-Canada, CBC Télévision, magazine d'informations *Le Point*, 4 avril 1988.

Le père manquant

Le terme « manquant », que j'utilise dans le titre de ce volume, se veut beaucoup plus général que le terme « absent ». Le sens que je donne à l'expression « père manquant » recouvre tout autant l'absence psychologique que physique du père, il signifie autant l'absence d'esprit que l'absence émotive ; il contient également la notion d'un père qui, malgré sa présence physique, ne se comporte pas de façon acceptable ; je pense ici aux pères autoritaires, écrasants et envieux des talents de leurs fils, dont ils piétinent toute initiative créatrice ou toute tentative d'affirmation ; je pense enfin aux pères alcooliques, dont l'instabilité émotive garde les fils dans une insécurité permanente.

Les fils manqués

Pour ce qui est du terme « fils manqués », au risque de faire un mauvais jeu de mots, j'ai voulu souligner le fait qu'il n'y a pas de filiation entre les pères et les fils. Ce n'est pas tant que les fils soient « manqués » au sens propre du mot, mais plutôt « en manque » de pères. Ainsi, le manque d'attention du père a eu pour conséquence que le fils n'a pu s'identifier à lui afin d'établir son identité masculine ; de même, il n'a pu se sentir suffisamment confirmé et sécurisé par la présence du père pour passer au stade d'adulte. Ou encore, l'exemple d'un père violent, mou ou toujours saoul lui a répugné au point qu'il a carrément refusé de s'identifier au masculin ; il s'est alors attaché, non seulement à le mépriser, mais encore à ne lui ressembler en aucune façon.

La fragilité de l'identité masculine

Le silence des pères consacre la fragilité de l'identité sexuelle des fils. En effet, la personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications. L'identification est un « processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme totalement ou partiellement à

partir de ce modèle⁷ ». Pour pouvoir être identique à soi-même, il faut avoir été identique à quelqu'un ; il faut s'être structuré en incorporant, en « mettant dans son corps », en imitant quelqu'un d'autre.

Mais pour que ce mouvement même se produise, il faut avoir obscurément reconnu un élément commun chez l'autre. Ce mouvement est porté par ce que Freud a nommé un fantasme originaire, qui nous lie à l'autre. Jung devait donner par la suite le nom d'« archétype » à cette tendance innée, qui pousse par exemple un fils à se reconnaître dans son père.

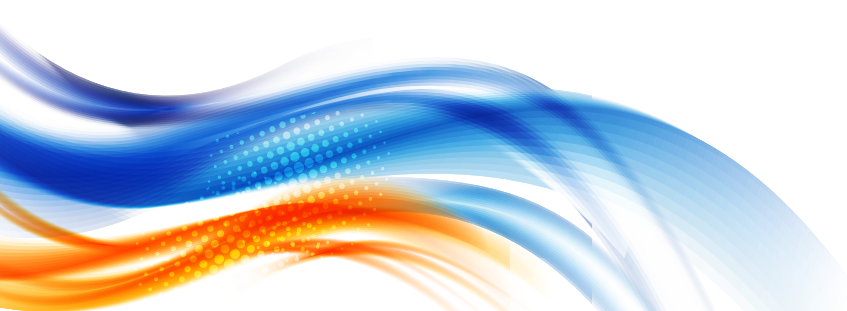
La femme est, l'homme doit être fait

Le premier investissement d'objet, la première identification, pour tout enfant, s'effectue sur sa mère. Or, pour devenir « homme », le jeune mâle doit passer de cette identification primaire à la mère à l'identification au père. Ce transfert d'identification est délicat et périlleux, à tel point que les sociétés tribales le marquaient par des rites « initiatiques ». Ceux-ci avaient pour fonction d'aider les adolescents à commencer leur vie d'homme adulte, à y être initiés.

L'initiation des adolescents mâles est l'un des rites les plus structurés et les plus répandus à travers le monde ; les rites concernant les adolescentes, bien qu'existants, sont moins universels et souvent moins élaborés. En effet, en ce qui se rapporte à l'identité sexuelle, nous pourrions dire que si la femme « est », l'homme, lui, doit être « fait »⁸. En d'autres mots, les menstruations, qui ouvrent à l'adolescente la possibilité d'avoir des enfants, fondent son identité féminine ; il s'agit, pour ainsi dire, d'une initiation naturelle qui la fait passer de l'état de fille à celui de femme ; par contre, chez l'homme, un processus éducatif doit prendre la relève de la nature afin de briser l'identification première avec la mère. Le rite initiatique avait pour

7. LAPLANCHE, J. et PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Presses Universitaires de France, Paris, 1967, p. 184.

8. STEVENS, Anthony, *Archetypes, a Natural History of the Self*, William Morrow, 1982, p. 154.



Cet ouvrage traite de l'absence des pères et du silence qui les isole de leurs fils. Pourquoi l'homme d'aujourd'hui est-il si mal dans sa peau ? Pourquoi a-t-il si peur de l'intimité ? Pourquoi se sent-il obligé de jouer le héros, l'éternel adolescent, le séducteur ou le bon garçon ? Pourquoi certains hommes refoulent-ils leur agressivité au fond d'eux-mêmes, minant ainsi leur force d'affirmation ? Guy Corneau rompt le mutisme et répond avec lucidité et délicatesse à ces questions fondamentales. Il met enfin des mots sur les sentiments qui habitent les hommes. Vingt-cinq ans après sa parution, ce best-seller international demeure profondément actuel et constitue la meilleure référence à ce jour sur la paternité et l'identité masculine.

ÉDITION 25^e ANNIVERSAIRE

Ajout d'une postface - Le temps des pères



© Julien Faugère

Guy Corneau est psychanalyste jungien et auteur des best-sellers *Revivre !*, *Le meilleur de soi*, *Victime des autres*, *bourreau de soi-même*, *La guérison du cœur* et *L'amour en guerre* (paru en Europe sous le titre *N'y a-t-il pas d'amour heureux ?*). Conférencier de réputation internationale, il est l'instigateur d'un réseau d'entraide pour les hommes, le Réseau Hommes Québec, dont la formule s'est répandue dans plusieurs pays. Il s'intéresse également au théâtre.